

INTERVIEW LAURENT MAUVIGNIER

Module 03 : Pourquoi écrire ?

Je crois que vous avez commencé à écrire très jeune. Vous noircissiez les cahiers à spirale en rentrant de l'école ?

Oui on peut dire ça.

Tout petit déjà...

Oui mon problème c'est le « tout petit déjà ». Du coup je n'ai pas grand-chose à raconter.

Pourquoi c'est un problème ?

Parce que c'est un peu la caricature. Je ne crois pas tellement à la vocation.

C'est vrai que vous avez publié beaucoup plus tard.

Ca c'est sur.

Vous n'étiez plus tout petit. Vous aviez une trentaine d'années ?

Oui.

C'est qu'avant, vous pensiez que vous aviez une autre vocation ? Je dis cela parce que je me suis documenté ! Vous pensiez être un plasticien de génie.

Non, je pensais que les arts plastiques me permettraient de ne pas écrire.

Expliquez-nous cela ? C'était trop dur d'écrire ?

D'un seul coup je me suis aperçu que c'était vertigineux. Cela parlait de chose qui me...

Qui vous faisait peur ?

Oui, cela faisait peur. C'était beaucoup trop grand. Il faut descendre dans la fausse commune, il faut y aller. Ce n'était pas possible.

Donc vous vous dites, prof d'art plastique, c'est plus tranquille.

Non, je ne me le dis pas comme ça, je rejette cela avec violence. Je mets un couvercle dessus, je ne veux pas en entendre parler.

Mais vous continuez à noircir les cahiers à spirale ?

Non.

Vous arrêtez d'écrire ?

J'arrête tout.

Vers quel âge ?

Seize, dix-sept ans. J'arrête tout, je me mets donc à la peinture. Je découvre, les Beaux-Arts, c'était une expérience très belle et très forte pour moi.

Et pour en vivre, vous passez donc des concours, que vous ratez. C'est ce que vous dites.

Oui. Mais c'est vrai que, avant les concours, ce qui était amusant, c'est qu'au fur et à mesure, en peignant, j'ai commencé à reprendre des morceaux de texte que je remettais dedans. Puis à la fin, il n'y avait que du texte dans les images. La question se posait quand même, peut-être que la littérature...

Il y a eu un moment où vous vous êtes dit « finalement j'y vais » ?

Oui, il y a un moment où on a envie d'être clair avec soi-même. On ne peut pas vivre avec la peur tout le temps. Donc à un moment on décide d'affronter ses démons.

Le premier livre publié, je crois que c'est *Loin d'eux* en 2000. Mais il y a eu des manuscrits avant qui n'ont pas été publiés ?

Oui, il y en a eu quelques-uns.

Vous n'avez pas tenté de les publier ?

Non.

C'est *Loin De* que vous avez envoyé ?

Oui parce que je voyais bien que c'était très mauvais. Il y a eu vraiment ce moment où cela ne marchait pas, je n'y arrivais pas, j'écrivais, j'écrivais... J'étais au chômage, j'avais trente ans, ce n'était pas joyeux. Et puis il y a eu, avec *Loin De*, quelque chose qui s'est passé de l'ordre de la sensation de...

D'accomplissement.

Oui, de trouver un peu sa voie ou de quelque chose qui me regarde.

C'est un livre très exigeant qui évoque le suicide d'un jeune homme confronté à un silence familiale. C'est une tragédie intime. Est-ce que vous ne seriez pas un peu plasticien du texte ? Parce que vous modelez, vous travaillez dans le détail, avec beaucoup de finesse.

Les arts plastiques m'ont sans doute... C'est drôle parce que j'ai eu la sensation à ce moment-là d'être dans quelque chose où il y avait une matière visuelle qui faisait partie de mon imaginaire, une matière presque effectivement liée à l'aspect plastique de l'agencement des mots. Souvent on me parle de l'aspect psychologique alors que je sais très bien que je ne pense absolument pas en terme psychologique quand j'écris. Je pense en accélération, en ralentissement, en rythme.

Ce qui est intéressant pour nous, c'est de voir qu'après ce très long moment de latence, vous aboutissez à un texte qui vous convient et puis vous l'envoyez aux éditions de Minuit, à personne d'autre, et vous tremblez. Et heureusement que l'on a mis que 48h à vous répondre, ce qui est exceptionnel, et vous dites : « je jouais ma peau ».

Je ne sais pas pourquoi parce que cela faisait tellement longtemps. J'étais tellement fatigué avec cette question-là.

Ce qui est drôle, c'est qu'au même moment, vous dites à un journaliste : « Ne vous y trompez pas, on n'écrit pas pour être lu, on écrit pour soi. » On a envie d'éclater de rire, pardon ! Quand on voit vos tremblements à l'idée que vous pourriez ne pas être publié. Aujourd'hui, est-ce que vous diriez encore que l'on n'écrit pas pour être lu ?

Je ne sais pas. Ce que je peux dire, c'est que dans l'idée d'être publié, il y avait l'idée que peut-être cela avait une certaine valeur. Donc évidemment cela appelle un lecteur hypothétique, mais ce ne sont pas « les lecteurs ». C'est plutôt une sorte de validation. L'impression que quelque chose, pour une fois, ne sonne pas complètement dans le vide. C'était assez vital. Pourtant je n'aime pas dire cela parce que souvent ça peut paraître grandiloquent de dire ça.

C'est quand même un tournant très important pour vous parce que à partir de là, vous êtes écrivain. A partir de là, même économiquement, vous misez tout sur l'écriture.

Oui mais en même temps je m'étais laissé un an pour...

Alors dites-nous comment vous faites pour écrire ? Vous écrivez la nuit, le jour ?

Cela dépend des livres. Le premier, par exemple, Loin De, cela s'était fait n'importe quand dans la journée, mais c'était une période complètement décousue.

Et vous avez besoin d'être complètement isolé, comme un ermite dans sa cellule ? Ou est-ce que vous vous accommodez d'un peu de brouhaha autour ? Il faut de la concentration.

Non, moi c'est boule quiès...

Pas de musique ?

Non, je ne mets pas beaucoup de musique de toute façon.

Vous écrivez à la main ?

Je prends des notes à la main, mais j'ai eu la chance de faire un an de BEP comptabilité et j'ai appris la dactylo.

Vous tapez avec les dix doigts.

Et voilà ! Comme quoi l'école ça sert à quelque chose.

Est-ce que vous conservez les versions intermédiaires ? Vous raturez beaucoup ?

En fait cela dépend. Quand je reprends sur des carnets, là, il y a beaucoup de choses que je peux prendre par bloc. Mais oui, je garde les versions. Mais comme c'est des fichiers, du coup, ça n'a pas tellement d'existence.

On les écrase...

Oui. C'est plutôt après, sur les versions papier...

Vous tirez, vous faites une version papier et vous recorrigez sur le papier.

Mais de moins en moins. Je sens que c'est quelque chose qui va disparaître.

Est-ce que vous vous offrez des vacances ? Des week-ends ? Ou est-ce que vous êtes toujours au travail ?

En fait, les vacances, c'est le moment que je préfère pour écrire, parce que ce sont vraiment les moments où je me sens...

Le temps est complètement dégagé...

Oui. C'est un métier où l'on ne travaille jamais. Je me lève quand je veux, je fais ce que je veux. J'ai une vie très libre. Je viens d'une famille d'ouvrier, j'ai l'impression de ne rien foutre ! Ce n'est pas ça travailler. Travailler c'est se lever le matin. C'est d'abord faire un boulot que l'on n'a pas envie de faire. Alors du coup je n'ai pas l'impression de travailler, je fais ce que je veux faire. Donc je me sens très privilégié.